

CHAMALIÈRES (octobre 54 – juillet 55)



Chamalières avait été longtemps un petit séminaire : les jeunes du Centre et de la région lyonnaise venaient s'y former, rejoignant ensuite à Pont-Rousseau ceux qui venaient de Baudonne.

Pendant longtemps, après Pont-Rousseau, on allait directement à Chanly pour deux ans : philosophie scholastique et noviciat.

Avec notre année a commencé un nouveau programme de formation. Chamalières est devenu séminaire de philosophie. Ainsi Chanly devenait uniquement noviciat, pour un an, ou plus exactement une année scolaire.

Il y avait deux groupes pour la philosophie.

Les « universitaires » allaient avec le père Paul VEROT pour l'ontologie et une initiation à la théologie. Les autres, non bacheliers, avec le père Frédéric MENARD, avaient un programme plus traditionnel.

Le père Paul VEROT était un excellent professeur, précis, clair, assez intéressant malgré l'aridité de la matière. Il était très strict sur la discipline et l'attention. Dès que quelqu'un disait un mot à son voisin, le père s'arrêtait immédiatement et demandait que l'objet de la conversation, certainement important et urgent, soit communiqué à tous. Même interruption si quelqu'un faisait du bruit – un crayon qui tombe suffisait - ou commençait à somnoler. Ces interruptions étaient si énervantes que finalement nous faisons tout notre possible pour ne pas troubler la classe.

Le directeur spirituel était le Père Pierre MESSNER Il faisait aussi l'apologétique et le chant. Il avait été arraché à sa chère Côte d'Ivoire et son cœur y était resté. Les cours étaient émaillées de digressions sur l'Afrique, et il nous lisait et commentait avec émotion les lettres qu'il recevait de ses anciens paroissiens d'Adjamé.

Le supérieur était le père Joseph HUCHET, qui avait été longtemps au Nord Dahomey : nous l'appelions d'ailleurs « le petit Somba » car il était de petite taille. Lui aussi avait laissé son cœur en Afrique, et derrière ses grosses lunettes de myope, on voyait ses petits yeux briller dès qu'il parlait de son Dahomey. Lui aussi mêlait l'Afrique à toutes ses interventions. Contrairement au père Kerlevéo, il n'aimait pas recevoir les séminaristes. Il vous recevait assez sèchement et vous renvoyait rapidement au travail.

L'économe était le jeune père Joseph MARTY. Dès le premier contact, on était séduit par sa douceur, sa gentillesse, son empressement à rendre service. Sa présence était discrète mais efficace. Plus tard, nous le retrouverons à la Procure d'Abidjan avec la même gentillesse et la même qualité de service.

Il y avait aussi le père Louis BOUVIER, un peu bricoleur, un peu jardinier, une figure lui aussi, toujours le béret sur la tête. Il aimait bien causer avec les séminaristes pendant les récréations, et il avait toujours de bonnes histoires, parfois assez corsées, à nous raconter.

Le Père Louis ROMAGON était le « régional » de l'équipe, comme on dit « le régional de l'étape » au tour de France : un petit auvergnat, bougon, très à cheval sur le règlement, et que l'on voyait sortir tout excité de sa cachette dès que le règlementaire avait laissé passer de quelques secondes l'heure de sonner la cloche. Je le sais pour m'être fait rappeler à l'ordre plusieurs fois pendant que je remplaçais pour quelques jours le règlementaire en titre. Le Père Romagon voyait très peu, mais il avait par contre un excellent odorat. Il torréfiait le café venu d'Afrique, et quand approchait la vente de charité, la maison était remplie de l'odeur du café qui grille. Le café torréfié par le père Romagon était réputé et recherché.

Cette année-là, contrairement aux précédentes, ne fut pas très studieuse. Le changement de cadre, de mode de travail, était trop important, trop soudain, pour nos jeunes esprits.

Les années précédentes étaient sanctionnées par un examen important pour notre avenir : le Baccalauréat. C'était une tension permanente, comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Tout d'un coup, cette contrainte disparaissait : plus d'examen officiel, plus de programme à avaler sans en laisser une miette. C'était une invitation à la décontraction, et l'aridité des matières en voilait l'éventuelle importance.

Du côté de la discipline, changement total. Plus de surveillants. En salle d'étude, chacun avait sa petite table, une petite étagère pour mettre ses livres, mais pas de cerbère, pas de contrôle sur les entrées et sorties. Même chose pour les dortoirs. Ils étaient encore comme au temps du petit séminaire. Il y avait beaucoup de bruit, des interpellations et des combats de seaux d'eau d'un étage à l'autre à travers les fenêtres. Au cours des années suivantes, des box ont été aménagés pour donner un peu d'indépendance à ces enfants qui commençaient à devenir trop grands pour vivre en dortoirs.

Parmi les éléments positifs, il y avait les promenades. La région de Clermont est magnifique, si l'on n'a pas peur de monter-descendre : la roche percée, Gergovie, le Puy de Dôme, Royat... Il y avait la cathédrale, Notre-Dame du Port, la place Jaude... Nous avons fait d'innombrables parties de poker avec des fayots en guise d'argent pour la mise. Les nantais emportaient souvent une bouteille de muscadet : dans les poches d'une soutane normale, on peut en mettre deux. Nous jouions aussi aux « mouches » avec les basques.

Il y avait les sports dans la cour : les boules, le ping-pong, le volley, le basket. Il y avait de temps en temps des rencontres avec le grand séminaire du diocèse de Clermont : c'est sous les panneaux de basket que nous avons fait la connaissance de Pierre CHASSAIGNE, qui est entré par la suite à la SMA.



Au 1^o rang les pères Messner-Vérot-Huchet-Romagon-Ayoul-Gourbil

Les études étant peu passionnantes, notre jeunesse ayant besoin de s'exprimer, ce fut une année de jeux, de chahuts : tout était prétexte à rire et à s'amuser. Avec comme fond sonore la voix merveilleuse de Bertrand LARRONDE, dit Pétiane, qui chantait comme Luis Mariano. Alphonse RAPION, qui déjà savait tout faire, faisait de la photo : il m'a initié au développement et au tirage dans une espèce de grenier sombre. Cela me sera très utile par la suite, je continuerai dans les greniers de la maison familiale avec mon frère aîné, grand bricoleur devant l'Éternel, et pendant le Service militaire.

Il y a eu cependant des choses sérieuses. Ainsi la prise de soutane, le 21 novembre, en la présentation de la Vierge Marie. Cela nous a vieillies tout d'un coup. A 17 ans, je devenais un « notable ». Désormais, quand nous sortions en ville, nous avions droit au respect et au salut des vieilles gens. Et au village, mes amis d'enfance ne savaient plus s'il fallait me tutoyer comme avant, ou me dire « vous ». Certains, voyant de loin qu'ils allaient me croiser sur le trottoir, passaient de l'autre côté de la rue. Ainsi, pour me saluer, ils pourraient se contenter d'un geste de la main, sans avoir à parler : les gestes de la main sont muets, il n'y a pas à choisir entre le « tu » et le « vous ».

La soutane avait au moins un avantage : elle était très efficace pour faire de l'auto-stop. Les automobilistes avaient confiance et nous prenaient facilement. Certains parmi nous en ont fait un grand usage et sont même devenus des habitués de ce mode de transport très économique... Ils allaient en vacances en stop, voyageaient régulièrement en stop. Certains étaient même devenus des pros, je pense à Maurice Biotteau. Ils connaissaient par cœur les numérotations des départements, et faisaient signe uniquement aux voitures dont l'origine leur semblait correspondre à leur destination. Moi-même en ai usé quelquefois, notamment l'année suivante pour revenir de Chanly. Départ le matin, avec Jacques Sicard : 14 voitures, arrivée le soir à Lyon. Sans frais !

Parmi les bons souvenirs de l'année, il faut noter une sortie en car au lac Pavin, merveilleux lac de cratère, dont on peut faire le tour sur un chemin qui suit la rive en quelques minutes. Il y eut le pèlerinage à Orcival pour l'Ascension. Il doit y avoir une bonne vingtaine de kilomètres depuis Chamalières. Nous sommes partis à pied, la neige nous a surpris en route. Prière dans l'église glaciale, nuit dans une grange sur la paille. Le lendemain, le beau temps était revenu, la neige fondue, et nous avons participé à la messe et à la procession des Gitans : beaucoup d'ambiance, beaucoup de ferveur, autour de la Vierge noire et de l'évêque de

Clermont. Sur le chemin du retour, en nous éloignant de la ville, au fur et à mesure, nous découvrons l'église, une des plus belles églises de style roman auvergnat avec ses nombreuses absidioles. La veille, en arrivant, le mauvais temps ne nous avait pas permis de jouir de ce spectacle.

Un autre événement qui m'a impressionné pendant cette année, ce fut une retraite mariale prêchée par un dominicain fameux, le Père Poupon. Il avait une manière de parler qui suscitait dans la chapelle des fous rires irrésistibles. Sur la cour, nous nous amusions à l'imiter, et c'était encore autant d'occasions de rire. Cependant, il y avait chez lui des choses intéressantes, notamment sur la récitation du chapelet. Le chapelet devait être récité à voix très basse. On essayait. Il nous arrêtait : « C'est trop fort. » Après de nombreux essais, nous finissions à peu près à le contenter. On entendait à peine. Et lui de tendre un doigt vengeur vers un groupe : « Vous deux, je ne vous entends pas ! » Comment pouvait-il avoir une oreille aussi précise, alors que la récitation n'était qu'un murmure. C'était sans doute une invitation à prier à voix très basse, mais tous et chacun avec beaucoup d'application. Et il faut reconnaître que le résultat était saisissant : cette prière murmurée offrait une intensité de recueillement exceptionnelle. Il m'arrive encore de temps en temps d'inviter des groupes à réciter le chapelet dans ce fervent murmure.